

CHAPITRE 4

Les évangiles selon l'histoire

L'étude de la formation historique des évangiles est l'une des enquêtes les plus passionnantes qu'on puisse imaginer et très probablement la clé de cette affaire Jésus. Il faut le rappeler avec force : aucun élément historique objectif n'appuie les affirmations de l'Église concernant la chronologie et le mode de rédaction des vingt-sept textes qui constituent le Nouveau Testament. Une fois le dogme mis de côté, les questions surgissent de toute part : qui en sont les auteurs, quelles étaient leurs intentions, où et quand ces documents ont-ils été écrits, pour quel public et à partir de quels matériaux ? Depuis longtemps, les exégètes ont pris de grandes distances vis-à-vis du discours officiel et il est toujours surprenant de lire dans les ouvrages spécialisés à quel point leurs conclusions s'éloignent désormais de ce que l'on peut lire dans un catéchisme.

Dans l'introduction de son édition de l'Évangile selon Matthieu d'après le codex de Bèze, Christian-Bernard Amphoux¹ nous dit :

En dépit de nombreuses études, les évangiles demeurent des livres sur lesquels beaucoup de questions restent sans réponse. En particulier, leur texte a une histoire qui n'a jamais été sérieusement étudiée.

Cette affirmation laisse pantois tant il semblait assuré que sur un tel sujet tout avait été dit depuis longtemps, ou qu'à tout le moins, tout était bien connu. Pas du tout. Les spécialistes et autres experts se débattent au milieu de milliers de textes, rédigés dans toutes sortes de langues, recopiés à des périodes différentes et provenant de toutes les origines. Les progrès de l'informatique

¹ Christian-Bernard Amphoux — L'Évangile selon Matthieu — Codex de Bèze, éd. Le bois d'Orion

conduisent à rassembler ces textes dans des bases de données, de plus en plus accessibles au public. Elles permettent de comparer les textes verset par verset, du moins pour ce qui concerne les principaux témoins.

Plusieurs familles de textes

Les différents textes qui sont à notre disposition se présentent sous la forme de grandes familles. À ses débuts, l'Église s'est organisée autour de plusieurs pôles, notamment Antioche, Alexandrie, Rome et Césarée. Les écoles qui ont prospéré dans ces centres ont établi leur version des textes dont elles disposaient. Plusieurs vagues de compilations ont eu lieu, notamment quand le christianisme est devenu religion licite, puis officielle. Comme nous l'avons vu, les plus anciens témoins des évangiles se présentent sous forme de codex écrits en lettres onciales (majuscules). Aucune collection ne semble antérieure au milieu du IV^e siècle² et il faut donc avoir bien présent à l'esprit que ces témoins sont eux-mêmes des copies de documents antérieurs. Les spécialistes classent les textes qu'ils rassemblent en différentes familles, désignées sous les appellations respectives de texte occidental, alexandrin, césaréen et byzantin, selon l'ordre chronologique. C'est le type alexandrin qui est à la base de la version standard actuelle. Mais le point caractéristique de cette affaire est que les témoins d'une autre famille, désignée sous l'appellation de texte occidental, quoique plus tardifs historiquement que ceux qui portent le texte alexandrin, semblent avoir été recopiés à partir d'une source plus primitive. Autrement dit, il est clairement envisagé par les experts que le texte qui est à la base³ du codex de Bèze et du codex Claromontanus serait plus proches des versions originales, même si les supports eux-mêmes, qui datent des Ve/VI^e siècles, sont moins anciens que leurs concurrents. Ils seraient ainsi antérieurs aux plus anciens témoins du texte alexandrin, les papyrus Bodmer p66 et p75 qu'on estime avoir été rédigés vers 200 et 230 respectivement. On devine en conséquence qu'une révision a été opérée au II^e siècle, qui a conduit à faire évoluer le texte occidental vers le texte alexandrin, sans qu'on puisse déterminer précisément sous l'impulsion de qui, sous l'influence de quelle école géographique et pour quelles raisons.

Il est aussi sérieusement envisagé que ce texte devenu standard a par la suite fait l'objet d'une harmonisation, donnant lieu à des corrections nombreuses, ainsi qu'à des ajouts. On peut ainsi noter dans des collections datées de la

² À l'exception du papyrus P45, au milieu du III^e siècle, mais qui est très fragmentaire.

³ Certains ajouts sont néanmoins visibles.

deuxième moitié du IV^e siècle l'absence de la finale longue dans l'évangile de Marc et l'absence de la péricope de la femme adultère dans celui de Jean, ce qui démontre l'évolution encore tardive des textes⁴. Les chercheurs se livrent à un travail acharné dans le souci de remonter à la source et de reconstituer l'histoire de la constitution et de l'évolution des différents textes qui, on le rappelle, sont tous écrits en grec.

La question se complique avec la prise en compte des traductions anciennes, notamment latines, qui font parfois état de versions plus anciennes que les manuscrits grecs onciaux. La grande rareté des papyrus porteurs des archétypes ou des premières copies fait soupçonner l'élimination systématique des sources une fois opérée la mise à jour dans une nouvelle version. Ce soupçon est renforcé par la quasi-impossibilité de reconstituer une généalogie des textes : les variantes textuelles sont si nombreuses d'un manuscrit à l'autre qu'aucun ne semble être la copie d'un de ses prédécesseurs ou à l'origine d'un écrit ultérieur bien identifié. Autrement dit, il semble que chaque copie se soit accompagnée de modifications, ce qui constitue un fort indice du caractère évolutif du processus de rédaction. Les ajouts tardifs de la finale longue de Marc, de l'épisode de la femme adultère passée de Luc à Jean, et qui s'est retrouvé à des emplacements différents, l'introduction dans Luc d'une parole de Jésus en croix⁵, et bien d'autres exemples connus des spécialistes sont là pour nous le confirmer.

Il convient de rappeler que l'histoire ne sait rien des rédacteurs présumés des évangiles, et encore moins des auteurs réels. Les évangiles canoniques sont anonymes et ont été attribués ultérieurement à des disciples directs ou indirects de Jésus. Le plus ancien témoin littéraire connu de cette attribution des évangiles à leur auteur est Irénée⁶, vers la fin du II^e siècle à en croire l'Église :

Ainsi Matthieu publia-t-il chez les Hébreux, dans leur propre langue, une forme écrite d'évangile, à l'époque où Pierre et Paul évangélisaient Rome et y fondaient l'Église. Après le départ de ces derniers, Marc, le disciple et l'interprète de Pierre,

⁴ Le plus ancien codex comportant ces deux éléments est le codex de Bèze. Il comporte également dans Luc une généalogie inversée destinée à la rendre plus comparable avec celle figurant dans Matthieu. Il est aussi le seul où l'on trouve la péricope de l'homme travaillant un jour de sabbat (Lc 6,4). À l'évidence, ce codex a fait l'objet d'une révision lors de la copie.

⁵ Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font (Lc 23,34)

⁶ La tradition fait d'Irénée de Lyon un disciple de Polycarpe, lui-même compagnon de Jean. Christian-Bernard Amphoux le soupçonne d'avoir été l'un des dépositaires du texte primitif qui, par copie, a donné le codex de Bèze.

nous transmet lui aussi par écrit ce que prêchait Pierre. De son côté, Luc, le compagnon de Paul consigna en un livre l'évangile que prêchait celui-ci. Puis Jean, le disciple du seigneur, celui-là même qui avait reposé sur sa poitrine, publia lui aussi l'évangile tandis qu'il séjournait à Éphèse en Asie.

Adverssus Haereses III Préliminaire

Qu'il soit authentique ou introduit postérieurement par une Église soucieuse de reconstituer son histoire, ce texte d'Irénée est à l'origine d'une partie du cadre chronologique dans lequel s'inscrit l'histoire du primochristianisme. Le travail sur les sources constitue donc un élément fondamental, avec pour question cruciale de déterminer à quelle époque et selon quel processus ont été élaborés les textes qui constituent la Bible en général et le Nouveau Testament en particulier. Il est désormais admis par les chercheurs que les textes que nous connaissons dans leur version définitive ont connu une longue préhistoire qui va parfois jusqu'à s'appliquer verset par verset. Si officiellement, l'Église ne veut pas en entendre parler, la plupart des exégètes et des théologiens l'admettent depuis longtemps, et ces notions sont enseignées dans les facultés de théologie du monde entier. On omet toutefois de signaler ce fait gênant à l'attention de enfants qui font leur catéchisme, ainsi qu'au grand public. Il n'est pas rare de trouver de nos jours, dans un blog ou sur un forum chrétien des affirmations péremptoires portant sur les cinq témoins historiques de Jésus au premier siècle : Matthieu, Marc, Luc, Jean et Paul. Ces zélés défenseurs de la foi ne semblent pas suivre attentivement les progrès de la recherche et de l'exégèse.

Mais avant de nous intéresser par leur contenu, les vingt-sept ouvrages qui constituent le Nouveau Testament se présentent à nous sous la forme d'objets dont il faut considérer l'antiquité. À partir d'un immense matériau disponible, on peut tenter d'estimer la date de la plus ancienne collection, du plus ancien évangile, des plus anciens fragments et des premiers témoignages, qu'ils nous soient parvenus sous forme matérielle, de mention ou de citation.

Les matériaux disponibles

Une précaution s'impose d'emblée à propos des dates qui vont être citées : il est délicat d'attribuer à ces documents des dates certaines. En ce qui concerne la datation des écrits retrouvés, plusieurs méthodes sont employées de manière successive. La première consiste à dater le support, le plus souvent un papyrus ou un parchemin, mais cela ne permet pas d'arriver à une grande précision d'autant que le support peut être bien plus ancien que le texte qui y figure, et inversement si l'on est en présence d'une copie. La seconde méthode, dite

philologique, étudie l'écriture et la forme des caractères. Certains documents historiques peuvent ainsi être datés avec une grande précision, par exemple une lettre adressée à un personnage connu ou relative à un événement bien identifié. La forme des lettres de ce document peut alors servir de référence pour des comparaisons ultérieures. Les spécialistes disent pouvoir estimer l'ancienneté d'un écrit dans une fourchette de dates, en fonction du type d'écriture. Ils distinguent une période pour les grands onciaux et une pour les minuscules.

Mais ces spécialistes sont-ils neutres dès lors qu'il s'agit de se prononcer à l'intérieur de la fourchette ? Les auteurs critiques prennent beaucoup de distances vis-à-vis des dates généralement avancées. Cet aspect du dossier est l'un des moins bien connus⁷ et il en est rarement fait mention auprès du public alors qu'il est essentiel puisque ces textes sont des sources de nature archéologique. La troisième méthode s'intéresse au contenu même du texte. Des faits, dates ou expressions peuvent constituer des indices, orienter vers une époque ou en exclure une autre. Il en est de même du style de l'auteur et de ses centres d'intérêt, de l'emploi d'une expression et de sa fréquence. À l'aide des ordinateurs, les exégètes ont identifié différents éléments qui caractérisent les *lucanisms* ou le vocabulaire paulinien. De même, le grec utilisé peut être parsemé de tournures sémitiques ou de latinismes permettant de mieux situer le milieu dans lequel a pu avoir lieu la rédaction. D'une manière générale, la sincérité des contenus est essentielle et les exégètes doivent être soucieux des références ayant pu être introduites ultérieurement pour les besoins de la cause.

Les collections ou codex

Les collections d'évangiles les plus anciennes dont nous disposons⁸ sont des manuscrits grecs écrits en lettres majuscules, dites onciales, dont les principaux sont : le codex Vaticanus (B03), conservé à la bibliothèque du Vatican et daté de la fin du IV^e siècle ; le codex Sinaiticus (01 Ⲙ), découvert dans un couvent du Sinaï au XIX^e siècle serait légèrement antérieur. L'Alexandrinus (A02)

⁷ Christian-Bernard Amphoux — op. cit. La préface est bien instructive : en dépit de ces nombreuses études, les Évangiles demeurent des livres sur lesquels beaucoup de questions restent sans réponse. En particulier le texte a une histoire qui n'a jamais été sérieusement décrite. Ce n'est pas que les informations nous manquent, mais les Évangiles sont avant tout l'affaire des théologiens, et ceux qui seraient compétents pour écrire l'histoire de leur texte ne s'y sont guère risqués jusqu'ici.

⁸ Plusieurs de ces manuscrits sont désormais disponibles en ligne, sous forme de reproduction, et parfois accompagnés d'outils de recherche.

conservé au British Museum est du Ve siècle. Le codex Éphrem (C04) est un palimpseste dont le texte d'origine qui date du Ve siècle a été effacé pour réutiliser le parchemin. Il est conservé à Paris, à la Bibliothèque Nationale. Ces quatre manuscrits contiennent des Bibles entières. Ils ne diffèrent que sur des détails. Deux autres datent du début du VIe siècle et présentent avec la première série des différences notables. Le premier est le codex Bezae Cantabrigiensis (D05) appartenant, tout comme le second, à Théodore de Bèze, ami de Calvin, qui l'offrit à Cambridge. L'autre est le codex Claromontanus (D06) qui tire son nom du lieu de sa découverte : Clermont. Il est conservé à Paris. L'explication des différences entre les deux groupes est que l'on se trouve en présence des deux familles évoquées ci-dessus, dites texte alexandrin et texte occidental, soit TA et TO pour les intimes. Le codex de Bèze est le seul témoin grec du TO pour les évangiles. Il a l'intéressante caractéristique de comporter en vis-à-vis du texte grec sa traduction en latin, qui est sans doute postérieure. De nombreux autres codex existent, mais sont plus récents. Ils ne sont pas à négliger dans la mesure où ils peuvent résulter de la recopie d'un original très ancien. Cette affaire de spécialistes nous entraîne dans un maquis de versions plus ou moins antiques, de traductions et d'harmonies. Des experts tels que Marie-Émile Boismard ont recherché à partir de recoupements entre harmonies médiévales la trace de ces textes anciens⁹. La seule idée de versions plus ou moins primitives présentes dans les collections en dit long sur la complexité du processus d'élaboration du Nouveau Testament et nous éloigne singulièrement de l'affirmation de documents rédigés en une fois sous la dictée du Saint-Esprit. Outre les grands onciaux de référence, on connaît d'autres textes¹⁰ considérables, recopiés lors des siècles suivants, mais à l'ancienneté assurée.

Les papyrus

Les grands onciaux ont été précédés par des manuscrits dont certains semblent avoir été des codex, même s'ils semblent parfois plus partiels. Le papyrus p45 daterait de 250 environ et serait ainsi à peine plus récent que le p75. Il comporte les quatre évangiles ainsi que les Actes des apôtres. Il ne subsiste qu'une trentaine de feuilles d'un ensemble estimé à deux cent cinquante. Son type est difficile à estimer et la question même de l'existence de type à cette époque fait l'objet de débats. Ce codex présente de très nombreuses variantes

⁹ Marie-Émile Boismard – Le Diatessaron — De Tatien à Justin — éd. Gabalda

¹⁰ Tous codifiés d'un numéro et pour les premiers d'une lettre. On peut citer parmi les plus célèbres le Washingtonianus (W032), le Koridethi (Θ 038), le Regius (L^e019)...

textuelles, prouvant que le texte des évangiles n'était pas stabilisé à cette époque. Il peut faire figure de candidat comme archétype des grands onciaux du IV^e siècle. Le papyrus p75 semble lui aussi provenir d'un document plus important, de cent quarante-quatre pages dont il ne reste qu'une cinquantaine de feuillets. Peut-être plus ancien encore, le papyrus p4, dit de Paris, proche de p75 contient des fragments de l'évangile de Luc. De fortes polémiques portent sur sa datation, car il comporte tous les types de sources : synoptiques, source Q, tradition L (Luc isolé) dont les récits de l'enfance. Ce texte est de type alexandrin : est-il plus récent ou pas que le texte occidental qui constitue la principale source du codex de Bèze ?

La rareté des sources et la difficulté à les dater conduisent à atteindre dans l'analyse de ces documents archéologiques les limites de l'objectivité : un auteur traditionaliste tel que Thiede veut voir dans p64, proche de p67 et p4, un document datant des années 37 à 70, alors que la forme d'écriture plaide pour une forte ressemblance avec le Vaticanus qui date d'environ 360. Un autre auteur appuie sa position sur l'impossibilité que Dieu ait pu laisser perdre la parole sacrée. C'est pourtant un fait qu'aucun original ne semble avoir survécu.

Tous ces documents nous renvoient à cette question fondamentale de la généalogie des sources. À l'évidence, les grands onciaux ont été copiés à partir de documents antérieurs, de même que les papyrus qui les précèdent. Autrement dit, les collections constituées sous le règne des derniers empereurs constantiniens (vers 360) auraient été copiés à partir de textes qui les précédaient d'un peu plus d'un siècle (vers 230). Mais on ne retrouve plus avant cette époque que des documents très isolés alors qu'il nous reste un siècle et demi à combler. À défaut de pouvoir déterminer la source du Sinaïticus ou celle des p45, p75 ou p72, on est en droit de se demander pourquoi toutes ces sources ont disparu, car elles semblent bien avoir été très nombreuses. Que sont devenus les premiers documents¹¹ porteurs du texte occidental, à partir desquels a été constitué le codex de Bèze, recopié sans doute au tournant des V^e et VI^e siècles ? D'où provient le texte alexandrin des évangiles pour les synoptiques ? Il est assez remarquable que l'évangile le plus ancien (p66), de même que les fragments les plus anciens (p52 et p90) portent tous l'évangile de Jean, censé pourtant être le plus récent, alors que l'évangile de Marc n'a pas de témoin avant le papyrus p45 qui date de 250 environ, de même que celui de Matthieu qui a aussi pour témoin

¹¹ On peut citer comme candidat l'oncial 0171, estimé vers 290, porteur de fragments de Mt et Lc

p4, à la datation incertaine. Cette question de la filiation des sources fait l'objet de débats acharnés, mais reste confinée au milieu étroit des spécialistes.

Les traductions

Ce groupe est constitué de documents parfois plus anciens que les manuscrits grecs que nous possédons, et donc plus proches des originaux. Si la Vulgate de saint Jérôme en est le représentant le plus illustre, elle date de 382¹² et on connaît quarante-quatre manuscrits latins qui lui sont antérieurs. L'ensemble qu'ils constituent est désigné sous le terme de *Vetus Itala* (ou *Vetus Latina*). Nous possédons aussi des traductions syriaques et coptes qui renvoient l'original à une date plus lointaine. Ils présentent un risque d'altération plus important que dans le cas d'une simple recopie, notamment par la difficulté à reproduire correctement certaines notions ou nuances au passage d'une langue à l'autre.

Les ouvrages

Nous disposons de deux cent soixante-quatorze manuscrits grecs en lettres onciales datant du IV^e au IX^e siècle, et deux mille sept cent soixante-dix manuscrits grecs postérieurs en lettres cursives. S'ajoutent des versions en langues anciennes : latin, syriaque, copte, arménien et géorgien. Par recoupements et examen des différences entre les versions, les chercheurs s'efforcent de se rapprocher de la version originale. Ce travail nécessite une certaine méticulosité en raison de la question de la double datation : celle du support et celle de l'écrit qu'il reproduit. En effet, il ne peut être exclu qu'un document du IX^e siècle soit la copie d'une version plus primitive que celle portée par un document du VII^e siècle.

Le plus ancien évangile quasiment complet connu à ce jour est le papyrus Bodmer II dit p66. C'est un évangile de Jean écrit en grec et daté d'environ 200. Il est considéré comme l'un des meilleurs témoins du texte alexandrin. Le papyrus Bodmer p75 qui le suit de près chronologiquement date de 230 environ. Il contient le plus ancien évangile de Luc connu ainsi qu'un évangile de Jean. Les différences observées entre les différentes versions permettent à Floyd Filson d'estimer que...

¹² L'un des intérêts du codex de Bèze est de présenter une version latine antérieure à la Vulgate de saint Jérôme en vis-à-vis du texte grec occidental.

ces trois papyri [Bodmer p66, p72 et p75] qui trouvent leur origine en Égypte indiquent qu'il n'existait pas de texte uniforme des évangiles en Égypte au IIIe siècle.

Et il en est de même de p45. On peut compléter cette réflexion en évoquant une autre caractéristique du papyrus p72 : ce document est en effet constitué d'une collection de textes divers assemblés, qui comporte, outre l'épître de Jude et les deux épîtres de Pierre, des odes de Salomon, l'évangile de la nativité de Marie, la 3e épître aux Corinthiens, un texte sur Méliton de Sardes, soit un mélange étonnant de textes canoniques et de textes apocryphes, le tout dans un document assez volumineux datant probablement de la fin du IIIe siècle. Le canon était-il encore si peu stabilisé à cette époque ?

Les témoignages

De nombreuses citations ont été faites par les Pères de l'Église. Mais nous n'avons pas le moyen de déterminer si dans un pareil cas, l'auteur cite un évangile qu'il a sous les yeux, un document source, ou s'il mentionne un élément dont il a eu connaissance et qui provient d'un autre auteur ou d'une simple tradition. Les historiens de l'Église prennent un soin particulier à faire citer des passages des évangiles par les premiers docteurs de l'Église. À examiner cette affirmation de plus près, il s'agit souvent d'éléments très isolés, sans doute issus d'une tradition commune, car s'ils citent occasionnellement quelques mots, jamais lesdits docteurs ne font mention de l'existence à leur époque d'un document complet et a fortiori de plusieurs.

Par définition, les citations ne sont que des mots et constituent des sources moins sûres que des documents matériels. Quand Tertullien cite en 207 certains versets, peut-on être assuré qu'ils figuraient bien dans un texte qui était sous ses yeux ? Leur examen laisse parfois une nette impression d'anachronisme, faisant ressortir les éléments d'une théologie qui ne sera débattue et tranchée qu'à l'occasion d'un concile tenu un ou deux siècles plus tard. Quand on se retrouve en présence d'une opinion précise, intégrée dans un texte vague, on est en droit de se demander si la mention est authentique ou si elle a pu être intégrée rétroactivement afin de justifier la construction du dogme sur un point qui a été particulièrement disputé. Mais en dehors des citations de fragments isolés, nous ne disposons d'aucun témoignage qui fasse état de l'existence d'un document complet et encore moins d'une collection avant une époque qui se situe entre les années 160 à 180 au plus tôt selon les auteurs. Cela signifie que des évangiles

réputés avoir été écrits¹³ entre les années 65 (Marc) et 95 (Jean), voire bien avant selon les traditionalistes, étaient à l'évidence inconnus des premiers chrétiens plus de soixante ans après la date officielle de leur rédaction. S'il faut en croire les dates avancées par l'Église, le plus ancien évangile attesté historiquement par des témoignages est paradoxalement *l'évangélique* de Marcion, qui daterait des années 130. Il est connu pour avoir été violemment condamné et réfuté, au point qu'on a pu en reconstituer l'essentiel. Comme Marcion est censé avoir présenté un évangile de Luc altéré, nous nous retrouvons devant le fait paradoxal de disposer d'une version du document altéré plus ancienne d'un siècle que le plus ancien témoin connu de l'évangile de Luc, le papyrus Bodmer p75, daté d'environ 230.

Les fragments

On connaît cent huit fragments de papyrus dont le plus vieux, dit Ryland p52, conservé à Manchester, contient un extrait¹⁴ de l'évangile de Jean. Son ancienneté fait l'objet d'âpres discussions. Les exégètes chrétiens avancent les années 135, 125 et même 100, avec pour l'intention de combler le vide entre le plus ancien évangile complet (Bodmer p66, vers 200) et la date présumée de la rédaction de Jean (95). Le raisonnement est que si un document a pu être trouvé en Égypte, datant de 125, c'est qu'il a été recopié depuis un original plus ancien, ce qui en fait une copie première, peut-être même effectuée sur l'original. Les traditionalistes souhaitent prouver que le premier Jean est antérieur aux dates généralement avancées. Mais pour p52, d'autres chercheurs avancent une fourchette de dates comprises entre 130 et 170, compatible avec le style d'écriture¹⁵. Quant à la technique du carbone 14 à laquelle beaucoup ont pensé, elle nécessiterait avec les techniques actuelles un échantillon trop important pour un si petit fragment. Elle ne donnerait en outre que la datation du support et avec une fourchette de dates trop large pour que l'exercice présente de l'intérêt. De plus, les techniques de fabrication, le séchage et la conservation n'excluent pas l'utilisation d'un matériau longuement préparé. En revanche, il

¹³ On rappellera que les dates avancées ne correspondent qu'à des affirmations de l'Église, inlassablement répétées, mais qu'aucun élément historique n'est en mesure de les étayer.

¹⁴ Cet extrait contient Jn 18,31-33 au recto et Jn 18,37-38 au verso. Il s'agit de l'entretien entre Jésus et Pilate, scène qui n'a aucun témoin et que seul l'évangile de Jean décrit longuement, les synoptiques se contentant de reprendre l'interrogation : « tu es le roi des Juifs ? - Tu [le] dis ». Vu que ces versets sont proches, il faut croire que le document était de petite taille (env. 10x13 cm). S'il s'agit d'un évangile complet, il aurait pu ressembler à un carnet de 95 feuillets assemblés.

¹⁵ Le fait que le texte soit de type alexandrin ne milite pas pour la première moitié du siècle.

pourrait être intéressant de valider de cette manière l'ancienneté des grands onciaux comme on a su le faire avec le lindeul de Turin, ne serait-ce que pour s'assurer qu'ils n'ont pas été fabriqués à l'époque carolingienne en imitant le style du IVe siècle. Un bon candidat à cet exercice serait le codex Alexandrinus qui présente par certaines illustrations un aspect nettement moins primitif que certains de ses concurrents réputés à peine antérieurs.

Sur la question de l'ancienneté des sources, la thèse de Graham Stanton¹⁶ mérite d'être signalée. L'auteur explique que les chrétiens ont adopté très tôt la forme du codex en remplacement des traditionnels rouleaux juifs. Un codex est un livre constitué de pages de papyrus ou de parchemin, assemblées, avec la caractéristique de pouvoir être écrites recto verso, à la différence des rouleaux utilisés dans la tradition juive qui ne sont écrits que sur une seule face, et déroulés au fur et à mesure, ce qui permet de reprendre la lecture à l'endroit où on l'avait laissée. Pourquoi cette préférence ? Simplement parce que le Nouveau Testament étant plus court que l'ancien, il est possible de faire tenir les quatre évangiles sur un même codex, alors que cela est impossible sur un rouleau. Et les évangiles formant un tout, il était donc préférable qu'ils figurent sur le même support plutôt que séparés sur des rouleaux distincts. Il suffit donc, selon notre auteur, de constater qu'on se trouve en présence d'un fragment écrit des deux côtés pour présumer qu'il s'agit de la page d'un codex, et en déduire que si le texte figure dans un codex, c'est que le fragment de Jean que nous avons sous les yeux est le vestige d'une collection complète des quatre évangiles, voire d'un Nouveau Testament intégral. Bref, le plus ancien fragment est la preuve du plus ancien codex¹⁷. Vous retrouvez dans un champ un bout de brique, un morceau de tuile et un tessou, et vous avez la preuve qu'une maison, voire une ville se trouvait là. Si le fragment peut être daté des environs de 110, nous avons donc la preuve que les quatre évangiles et peut-être davantage sont écrits, copiés, assemblés et diffusés jusqu'en Égypte depuis longtemps. Par rapport au plus ancien codex disponible, on a gagné presque trois siècles. Le raisonnement est intéressant, mais le papyrus p66 nous donne pourtant l'exemple d'un évangile isolé vers 200, et p75 de deux évangiles groupés vers 230. De plus, cette théorie n'explique pas pourquoi nous ne disposons d'aucun évangile au IIe siècle, à plus forte raison de codex complet, pourquoi on n'a pu sauver qu'un minuscule

¹⁶ Graham Stanton — Parole d'évangiles ? éd. Cerf

¹⁷ Si on applique ce raisonnement au document p52, on obtient un très petit carnet de plusieurs centimètres d'épaisseur (environ 400 feuilles) rien que pour les évangiles. On aimerait aussi savoir quelles conclusions tire G. Stanton du fait que l'évangile de Pierre est lui aussi écrit recto verso.

fragment d'un volume épais, ni pourquoi l'existence de tels ouvrages n'a été mentionnée par personne. Sans oublier qu'il n'a jamais été interdit à quiconque d'utiliser des feuilles libres. Et même recto verso.

La datation au C¹⁴ étant exclue, on a recours à l'analyse du style d'écriture. Des spécialistes tels que G. Cavallo et H. Maehler ont établi que la forme d'écriture, connue sous le nom d'onciale biblique, remonte à la fin du II^e siècle¹⁸, a atteint sa forme définitive au III^e, pour culminer au IV^e avec les célèbres codex Vaticanus et Sinaïticus. On connaît les différentes caractéristiques de cette écriture majuscule qui se retrouve dans le manuscrit d'Oxford p64 et le fragment de Barcelone p67, documents datés à l'intérieur d'une fourchette allant de la fin du II^e siècle au IV^e siècle. Ils pourraient même appartenir tous les deux au document p4 de Paris tant les ressemblances sont grandes. La véracité de ces écrits est cruciale puisqu'on ne dispose d'aucune autre source primitive et leur datation précise est sans doute un élément clé du dossier. Les auteurs critiques sont sceptiques à propos de certaines dates avancées, dont l'ancienneté leur paraît avoir été exagérée à dessein. En revanche, les variantes textuelles qu'ils recèlent leur paraissent significatives.

À défaut de preuve contraire, il faut admettre que pendant le siècle qui a suivi la disparition de Jésus, si ce n'est davantage, les premiers chrétiens ont vécu dans l'attente de son retour sans pouvoir se référer aux évangiles que nous connaissons. Et en tout premier lieu Paul dont la prédication est antérieure à l'évangile de Marc. On peut alors s'interroger sur les épîtres de Paul, notamment sur leur contenu théologique, car elles peuvent nous éclairer sur la connaissance que Paul pouvait bien avoir de Jésus, de sa vie, de ses paroles et de sa doctrine. Et sur ce point, la réponse est claire : le Paul des épîtres ne sait à peu près rien¹⁹ de Jésus en dehors du miracle pascal. Il semble ne pas vouloir s'y intéresser. Tout au long de ses lettres, il développe des conceptions théologiques très personnelles dont on chercherait en vain la référence dans les propos tenus par le Jésus des évangiles, tenus pourtant à peine vingt ans plus tôt. Ses lettres sont également entachées d'anachronismes et ne sont plus toutes considérées par les

¹⁸ Le papyrus p.45 semble bien être un codex. Il daterait du milieu du III^e siècle.

¹⁹ Un des grands mystères du christianisme est cette extraordinaire indifférence de Paul à l'endroit du Jésus historique. Paul ne parle pas de Jésus et ne cite à peu près aucun élément de sa vie. Il ne parle ni de ses origines ni de sa prédication, de ses actions ou de ses discours. Quant à sa mort, il ne nous donne aucune indication qui permette d'en situer la date ou la cause. Et il ne connaît même pas son nom, ignore les mots Nazareth, Pilate, fils de l'homme...

théologiens eux-mêmes comme certaines, d'autant qu'elle semble bien comporter, tout comme les évangiles, plusieurs couches rédactionnelles.

Certains des auteurs qui ont scruté les rares citations des évangiles que nous avons conservées de Justin, vers 150, ont constaté qu'elles étaient plus proches du texte occidental que du texte alexandrin. Ils envisagent donc que des collections d'évangiles existaient bien à cette époque. Reste à expliquer pourquoi les auteurs du II^e siècle, Justin, Tatien et Irénée, n'indiquent jamais qu'ils ont eu à leur disposition une telle collection de textes et pourquoi ils ne citent pas l'existence des quatre évangiles en tant que documents avant Irénée. Si l'on compte Marcion parmi ces auteurs, il faut alors constater qu'il ne nous a pas laissé de témoignage à propos de l'existence de ces autres textes qu'il avait la ferme volonté d'exclure, par exemple ceux dits de Matthieu, Marc et Jean. On peut également se demander pourquoi aucun des ouvrages qui sont censés avoir constitué une source pour tous ces auteurs, ainsi que le fonds documentaire de communautés entières, n'a pu nous parvenir, même à l'état de fragments. Sans parler des livres qui à l'inverse ont bien été signalés mais ont disparu depuis : que sont devenus par exemple les cinq volumes de l'œuvre de Papias d'Hiérapolis, à savoir ses commentaires sur les paroles de Jésus²⁰, dont témoigne Eusèbe ? Comment un document aussi précieux a-t-il pu disparaître ? Qu'est devenue l'*Histoire ecclésiastique* d'Hégésippe dont il ne subsiste que quelques fragments cités dans l'œuvre du même Eusèbe de Césarée ?

L'absence de sources

L'éloignement des sources ne nous permet que de tenter la reconstitution d'une histoire évangélique plausible, en admettant alors les évangiles comme des documents historiques. Les exégètes chrétiens modernes se trouvent alors placés devant une contradiction. Pendant des siècles, chaque mot a été pesé : sa présence ici plutôt que son absence là, tel terme plutôt qu'un synonyme, telle répétition nécessairement volontaire et justifiée puisqu'elle existe. On a pu constater que l'attitude conservatrice des scribes confrontés à des sources différentes a donné lieu à des « doublets », le même texte étant répété à un autre endroit de l'évangile. C'est ainsi qu'ont été composés le personnage et le dogme. Même la langue utilisée a son importance, jusqu'à prétendre que le grec *koïnè* dans lequel est écrit le Nouveau Testament était une langue particulière parlée

²⁰ Faut-il comprendre que Papias a commenté la source Q ou un évangile primitif qui en aurait été très proche ? Ou une version précoce de celui de Thomas ? Ou l'évangile primitif de Nautin ?

par le Saint-Esprit. À l'évidence, remettre en cause quelque carte que ce soit depuis Irénée faisait courir un risque de voir le château entier s'effondrer. Tous ces travaux sur l'histoire de la composition des évangiles ne sont pas sans causer parfois quelques émotions dans le monde protestant dont la caractéristique essentielle est d'avoir remplacé le dogme de l'infaillibilité du pape par celui de l'infaillibilité de la Bible.

Il est facile de deviner où peuvent conduire les difficultés dès lors qu'on se décide à les étudier avec honnêteté. La série télévisée *Corpus Christi* a montré comment des exégètes chrétiens n'hésitent plus à remettre en cause certaines conceptions traditionnelles tandis que d'autres s'appuient strictement sur la lettre de l'évangile pour justifier leurs affirmations. Si chaque mot a un sens, comment peut-on envisager une quelconque remise en cause ? Mais comment comprendre qu'on puisse s'acharner sur un mot quand on constate toutes les contradictions et approximations dont fourmillent les textes ? Sans parler du fait qu'il y est question le plus souvent d'éléments miraculeux et matériellement impossibles. À l'adresse du grand public, toutes ces difficultés sont minimisées quand elles ne sont pas carrément passées sous silence. Deux évangiles seulement évoquent la naissance de Jésus et sa mère vierge, qu'importe. Qu'ils nous fournissent des généalogies contradictoires, ce n'est pas grave. Que le jour de la crucifixion soit différent selon les synoptiques et selon Jean, et en conséquence l'année, ce n'est pas non plus un problème. Que les versions de la résurrection soient incompatibles ou qu'un évangile « oublié » que le dernier repas qu'il détaille à loisir fut le moment de l'institution de l'eucharistie, élément fondamental de la liturgie chrétienne, ce n'est pas choquant. Et si les quatre évangiles parlent clairement de frères et de sœurs de Jésus, appuyés par les Actes, les lettres de Paul, la littérature patristique et la littérature apocryphe, sans oublier Flavius Josèphe, on trouvera plusieurs explications successives pour justifier que ce n'est qu'apparence. Il est possible de lister de tels exemples sur plusieurs dizaines de pages.

En l'absence de connaissances précises et de certitudes historiques, nous ne pouvons qu'estimer ce que fut la vie de Jésus, sa personnalité et son message. Tout ce qui a été dit sur lui l'a été de seconde et plutôt de troisième main, et avec beaucoup de retard, car les dates couramment évoquées résultent d'une simple tradition et ne reposent sur aucune donnée historique. Quant à l'authenticité du message transmis, comment ignorer le risque que les auteurs de l'évangile *selon* Matthieu ou *selon* Jean aient pu être influencés par les événements survenus depuis, notamment la destruction de Jérusalem et de son temple en 70, par la nouvelle orientation délibérément prise par le judaïsme, ou par le fait qu'au fil

du temps les doctrines se précisaient, au point de minimiser tel fait ou de mettre en exergue tel autre ? Les chercheurs chrétiens modernes soupçonnent que le primochristianisme s'est développé à Jérusalem, que l'Église de Jérusalem fut fondée par Jésus lui-même, puis reprise par son frère Jacques et d'une manière générale par sa famille. Selon eux, Christ était bien un titre royal et pas un concept théologique relatif à un sauveur universel. Ce primochristianisme fut progressivement débordé par les pauliniens et finit par disparaître au point que les courants nazôréens, hébreux et autres ébionites finirent par être inscrits sur la liste des hérésies.

De toute manière, nous sommes bien obligés de constater qu'à l'époque moderne, le Jésus des catholiques, des protestants, des orthodoxes, des arméniens, coptes, témoins de Jéhovah, mormons, baptistes, presbytériens, évangéliques, pentecôtistes, adventistes, etc. n'est pas tout à fait le même, sans parler de sa doctrine et de son rôle. Quoi de commun entre un catholique qui prie la Sainte Vierge à Lourdes et un évangélique américain lisant un texte de Paul sur le Salut ? Et même pour les périodes anciennes, il serait intéressant de se poser la question de l'état des croyances. Que fut le christianisme de Paul ? Et celui de Justin ? À quoi ressemblait celui d'Origène ? En quoi diffèrent-ils de l'orthodoxie qui s'est progressivement dégagée de trois siècles de polémiques ? Sans parler bien entendu de toutes les interprétations qualifiées de déviances ou d'hérésies, et écartées, parfois avec violence. Il faut quand même que les toutes premières sources aient été bien rares et bien imprécises pour que très tôt, le christianisme ait donné naissance à des interprétations aussi différentes que celles des docètes, des marcionites, des gnostiques et autres hérésies que nous verrons bientôt.

L'absence de textes originaux

Cette absence que nous ne pouvons que constater et déplorer peut s'expliquer par trois types de raisons, pas forcément exclusives l'une de l'autre : l'injure du temps, les destructions volontaires ou une élaboration plus tardive et empruntant un autre scénario que ce qui est généralement admis. Au regard de ces raisons, il apparaît à l'évidence que les vingt-sept textes qui constituent le Nouveau Testament, mais également les autres écrits de même nature ou de type patristique, ne constituent pas un corps cohérent. Il est parfaitement admissible que certains n'aient pas survécu au temps, que d'autres aient été détruits volontairement en fonction du milieu dans lequel ils circulaient, et qu'enfin, certains textes aient connu une élaboration tardive.

1) L'injure du temps. On invoque assez fréquemment la fragilité des supports. Nous ne savons pas précisément sur quel type de supports ont été consignées les lettres originales de Paul. Elles ont été dans un premier temps dispersées dans les Églises auxquelles elles étaient destinées. Paul en a-t-il gardé un exemplaire et donc une collection ? Ont-elles ensuite été copiées, assemblées et conservées ? Marcion fut le premier à produire un canon²¹, ensemble de textes comportant les lettres de Paul et *l'évangélion*. D'autres ont-ils suivi cet exemple ? Le parchemin était cher, mais pas au point d'avoir limité drastiquement la copie d'écrits importants ou sacrés. Les papyrus étaient fragiles, mais sous certains climats, ils ont traversé sans dommage plusieurs millénaires. Les premiers écrits ne se sont pas non plus dégradés au point d'avoir disparu dès les premiers siècles. Ils auraient dû être au minimum mentionnés en tant que documents à l'appui de différentes démonstrations. Ils auraient dû aussi être recopiés systématiquement au fur et à mesure de la création de nouvelles Églises. Il est difficile d'admettre que les épîtres de Paul aux Corinthiens n'aient pas été conservées et diffusées par la communauté de Corinthe. Il serait également logique que les Églises les plus importantes aient cherché à disposer de leur propre collection de textes. Or on n'en trouve ni la trace ni surtout la simple mention. Comment justifier qu'il ne soit rien resté des archives des Églises d'Éphèse, d'Hiérapolis, Alexandrie, Antioche, Laodicée ou Philippe ?

Paradoxalement, ceux qui nous disent que le temps explique la disparition des supports, soutiennent par ailleurs que la tradition orale, elle, s'est transmise intacte. La tradition orale serait ainsi plus solide que le papyrus. Même en Égypte où les conditions de conservation sont plus favorables, on n'a pas pu jusqu'à présent retrouver d'écrits du 1^{er} siècle, alors qu'Alexandrie était un grand centre chrétien. Et pourtant, on y a retrouvé quantité de textes apocryphes qui étaient censés avoir été systématiquement détruits.

2) Les destructions. Il faut envisager ici des éliminations organisées et systématiques, car des accidents tels que des incendies n'expliqueraient pas l'absence totale de tout document original. Qui en seraient alors les auteurs ? Les autorités civiles lors des persécutions, qui auraient brûlé les écrits ? C'est possible et de tels événements ont pu se produire. Mais nous ne disposons pas de témoignages qui feraient état de la destruction systématique des bibliothèques des communautés. En dehors des autorités, il est également possible que des groupes factieux, déviants ou hérétiques aient cherché à se débarrasser des textes

²¹ La tradition de l'Église veut que Marcion ait notamment apporté à l'Église de Rome les lettres de Paul. Qu'a-t-elle fait de ces documents à l'intérêt fondamental ?

concurrents. Mais nous savons surtout qu'au fur et à mesure de l'élaboration de son orthodoxie, l'Église a elle-même procédé à des nettoyages systématiques des documents représentatifs des doctrines chrétiennes qu'elle avait anathémisées. Et probablement aussi des documents primitifs au fur et à mesure qu'elle les récrivait. On s'étonnera seulement qu'on n'ait pas alors retrouvé des versions de l'Ancien Testament qui devaient constituer une part appréciable du fonds documentaire de chaque Église et que l'on n'avait pas de raisons de détruire. Nous devrions en particulier avoir retrouvé des « Septantes ».

3) L'élaboration tardive. De nombreux chercheurs, y compris des théologiens, ont avancé des théories concernant la préhistoire des évangiles. Le père dominicain M.-É. Boismard envisage divers documents aux origines et contenus différents, qui ont rapidement disparu, et dont la compilation aurait donné des versions successives des évangiles. Car les textes que nous connaissons aujourd'hui n'ont été stabilisés qu'à la fin du IVE siècle au plus tôt. Qui peut dire à partir de quand on peut parler d'un évangile de Marc, de Matthieu ou d'un Jean complet ? De quand date le plus ancien exemplaire disponible ou seulement cité directement comme tel ? Eusèbe de Césarée fait état d'un texte de Papias qui mentionne un évangile de Marc. Peut-on affirmer qu'il s'agit du texte que nous connaissons plutôt que d'un écrit initial, surtout quand on sait que les onciaux de référence ne contiennent pas la finale longue de la résurrection, même deux siècles après Papias ? Il serait illusoire d'espérer retrouver un « Matthieu » datant de 85 si l'évangile a en définitive été élaboré vers 150 à partir d'un proto-Marc, de la source Q, d'un récit de crucifixion et de traditions diverses recueillies. Car à l'heure actuelle, le témoin le plus ancien de Matthieu, découvert en 1889 en Égypte, est postérieur à l'an 200, de même que le plus ancien exemplaire connu des Actes est du IIIe siècle.

Aucune explication véritablement crédible ne justifie donc cette absence quasi totale des textes anciens : les écrits de Marcion ont été condamnés et systématiquement détruits, mais ils ont tant été cités à des fins de réfutations qu'il est possible de les reconstituer en partie. Il en est de même de Celse dont l'original a disparu, mais qui peut être reconstitué par les critiques d'Origène. Les écrits apocryphes ont aussi été éliminés systématiquement. On a pourtant retrouvé de tels textes, parfois insérés dans les grands onciaux, des évangiles de Thomas, de Pierre, de Philippe et quantité d'autres. Il est somme toute bien singulier que seuls les écrits canoniques anciens et sacrés, qui auraient dû être préservés religieusement, aient connu un sort moins favorable que des écrits apocryphes anathémisés et systématiquement recherchés afin d'être détruits.

Les attestations

Il est intéressant de s'interroger sur les témoins archéologiques des différents textes qui constituent le Nouveau Testament. Étrangement, c'est l'évangile le plus récent, celui de Jean, qui est le plus anciennement attesté : premier fragment (p52), premier évangile (p66), premier codex (p75). Le premier témoin de l'évangile de Luc est le même p75 qui date de 230 environ. Pour Matthieu et Marc, il faut attendre 250 avec le papyrus p45. À n'en pas douter, ce sont les progrès réalisés dans la datation et dans la compréhension du processus de rédaction des évangiles qui nous livreront un jour la vérité à propos de Jésus. Mais il n'est pas interdit non plus d'espérer retrouver une nouvelle bibliothèque dans les sables égyptiens, voire simplement une version cette fois complète de l'évangile de Pierre. On peut aussi raisonner à partir des remaniements, car un certain nombre d'épisodes ont fait l'objet de révisions tardives et pas des moindres : pour Marc, il s'agit d'un ajout au verset Mc 16,8, et de la finale à partir de Mc 16,9, absente des grands onciaux. De même, le premier verset (Mc 1,1) est manifestement ajouté et comporte lui-même un complément : la mention « fils de Dieu » qui ne figure pas dans le Sinaïticus et quelques autres témoins anciens. Dans le même Sinaïticus, au verset Jn 1,34, on trouve « choisi (elektos) de Dieu » et non pas « fils de Dieu ». On trouve dans Luc une variante textuelle importante, car elle concerne rien de moins qu'une parole de Jésus en croix : « *et Jésus dit : Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* ». Ce début du verset Lc 23,34 est absent des témoins les plus fameux et même la version de référence en grec (NA28) indique le passage entre doubles crochets pour le signaler. Dans le codex de Bèze, l'ajout est très visible : il se matérialise par trois lignes maladroitement intercalées entre « *Or ils partageaient* », en bas de page, et le début de la page suivante « *ses vêtements* ». Une autre interpolation dans Luc concerne le verset Lc 22,43-44 où il est question de la sueur de sang, verset propre à Luc et absent des témoins anciens. Matthieu présente aussi un verset tardif, où il est question de chasser les démons par le jeûne (Mt 17,21 et son parallèle en Mc 9,29). Le verset Mt 21,44 aussi n'est pas retenu par de nombreuses versions et il est absent des témoins anciens. Enfin, il faut citer le fameux épisode de la femme adultère qui est non seulement absent des onciaux du IV^e siècle, mais se retrouve dans Luc dans certaines sources, notamment les minuscules de la famille 13 qui recopient un archétype non identifié. Bien évidemment, il en existe des centaines d'autres de plus ou moins grand intérêt. Au total, les saintes Écritures, les paroles d'évangile, les textes sacrés dictés par le Saint-Esprit ont en fait été remaniés par les scribes de siècle en siècle. Sous quelle autorité et sur la base de quelle documentation ? On

recense dans le codex Sinaïticus quatorze mille marques de corrections, parfois pour signaler que tel passage est douteux, parfois pour signaler qu'il faut l'ignorer ou qu'il faut lire autre chose. Le codex de Bèze a manifestement fait l'objet d'ajouts et de corrections lors de la recopie de la version initiale (disparue), puis encore d'ajouts ultérieurs. Cette alchimie évangélique apporte au moins une preuve irréfutable en matière historique : celle de l'intervention de l'Église dans le processus de rédaction des évangiles.

Scénario

De nombreux chercheurs, quasiment tous issus du monde de l'Église, ont tenté de proposer une solution, notamment pour ne reprendre que les auteurs déjà cités, Boismard et ses « protos » ou Pierre Nautin et son évangile primitif. Puisqu'il s'agit ici d'un essai, je vais proposer mon propre scénario qui ne retient pas le rôle du Saint-Esprit, mais qui est compatible avec les éléments matériels dont nous disposons tout en prenant en compte l'état de la recherche :

1) Diverses sources, certaines orales et d'autres écrites vont constituer la base des évangiles. Il s'agit notamment a) de traditions baptistes sous forme de paroles prophétiques, dont l'essentiel²² formera Q et l'évangile de Thomas, mais resteront ignorées de Jean ; b) un cahier de miracles repris par Marc, mais absent de Q, c) des récits de paraboles repris par Marc, mais ignorés de Jean, d) un texte d'origine essénienne qui donnera la Didachè et e) un récit racontant la crucifixion d'un frère de Jacques le Juste, qui avait été candidat au titre de messie, en concurrence avec Jean Baptiste, tous deux exécutés à la même époque, le premier laissant derrière lui des adeptes, le second des adeptes, mais aussi et surtout une famille²³.

2) Si nous n'avons pas de témoin ancien de Marc²⁴, c'est parce qu'il ne s'agit pas à l'origine d'un évangile. À l'origine du document reconstitué, que Boismard appelle *proto-Marc*, se retrouvent des éléments baptistes (baptême et paroles), un cahier de miracles et des récits de paraboles, autrement dit un document de travail compilant des éléments antérieurs disparates. Ce proto-

²² De rares éléments se retrouveront dans Marc, accompagnés du récit concernant Jean Baptiste.

²³ Simon Claude Mimouni présente une hypothèse intéressante sur Jésus fondant l'église de Jérusalem avant sa mort, et une succession quasi dynastique attestée par de nombreuses sources.

²⁴ Plus exactement trois papyrus dont 1 ancien (p137 v.150-250) pour Marc alors que sur les mêmes critères, Jean présente 30 papyrus dont 19 anciens et Matthieu 23 dont 11. Le témoin significatif le plus ancien de l'évangile selon Marc est le papyrus p45 (v.250).

Marc servira lui-même de source ultérieurement et n'accédera au statut d'évangile que tardivement, une fois complété du document matthéen de la Passion. Il fera aussi l'objet d'ajouts successifs, notamment la fameuse finale, au début du Ve siècle.

3) Si de même nous n'avons aucun témoin ancien de Matthieu, c'est parce que cet évangile a lui aussi été formé tardivement, en groupant le proto-Marc, la source Q, certains éléments tirés de la Didachè et d'autres sources secondaires, ainsi qu'un récit de base de la Passion, élaboré d'après des informations venues des premiers chrétiens de Jérusalem et transmis par la succession familiale de Jacques, le frère de Jésus. L'assemblage a été compilé dans la forme littéraire juive du midrash, avec à l'appui une recherche systématique des prophéties tirées de l'Ancien Testament. Il est complété par une réécriture complète du récit de la Passion, dans une version primitive qui ne comporte pas le récit de la résurrection, ainsi que par une histoire de l'enfance de Jésus, élaborée en réaction aux premières affirmations des docètes et des marcionites. Cet ensemble tardif et artificiel a vu sa confection étalée dans le temps, c'est pourquoi il n'a pas de témoins avant le milieu du IIIe siècle, avec le papyrus-codex p45.

4) Le premier évangile publié est celui de Jean : il est né en milieu égyptien plutôt qu'asiatique. Comme indiqué ci-dessus, Jean regroupe les plus anciens témoins matériels : plus ancien codex (p75), plus ancien évangile (p66), plus ancien fragment (p52) ainsi que plusieurs attestations. Il nous présente un Logos, notion reprise de Philon d'Alexandrie et l'applique à un Jésus qui est déjà Dieu, alors que cette notion est absente des synoptiques. L'auteur de l'évangile selon Jean ne (re)connait ni le cahier de miracles, ni la source Q, ni les récits de paraboles. Il a connaissance de l'existence des sources qui constitueront l'évangile de Matthieu, mais veut proposer une théologie différente. C'est la théologie qui influencera le récit et non l'inverse. Cet évangile est clairement de tonalité gnostique et présente toutes les caractéristiques d'une œuvre littéraire. La plupart des auteurs sont en accord avec ce dernier point.

5) L'évangile qui suit de près celui de Jean est celui de Marcion. Ce personnage étrange est un compilateur : il a récupéré toutes les sources qu'il a pu trouver, notamment les lettres attribuées à un certain Paul, censément antérieur aux textes évangéliques qui n'en portent pourtant pas la moindre trace. Marcion est le premier à assembler les éléments disparates qui sont le cahier de miracles, la source Q intégrée globalement et un récit de la Passion différent du texte matthéen. Il présente ainsi son *évangelion*, lui aussi à tonalité gnostique,

mettant en scène un Christ divin ressuscité, tradition qu'il a trouvée chez Paul qui ne connaissait de Jésus que sa fin tragique²⁵.

6) La seconde destruction de Jérusalem en 135 produit un bouleversement : le judaïsme est très durement affecté par les événements, y compris sur le plan spirituel. Des exilés arrivent dans toutes les capitales et confrontent leurs explications. Un débat s'engage à Rome, opposant les partisans d'une version « historique » de l'histoire de Jésus, le frère de Jacques, tous les deux morts à Jérusalem. Ils sont nombreux à Rome et n'apprécient pas les conceptions spéculatives à tonalité gnostique que proposent les textes de Marcion, mais aussi l'évangile de Jean. Ils écartent Jean, réécrivent Luc à partir de Marcion, compilent Matthieu et fabriquent Marc. Ils vont surtout s'attaquer aux discours excessifs qu'ils estiment déviants et qu'ils vont qualifier d'hérésies : ceux qui nient l'existence terrestre de Jésus (les docètes), ceux qui nient sa divinité (les ébionites, nazôréens ou hébreux), ceux qui vont trop loin dans la logique des mystères (les gnostiques).

7) Il reste dès lors deux grandes familles : une école romaine et une école alexandrine. L'école alexandrine va reprendre Luc, largement constitué autour de la source Q, un document avant tout johannique tel que le décrit Nautin, et un document relatif à la Passion différent du récit matthéen. Cette école va s'attacher à harmoniser autant que possible Luc et Jean. Ils auront en commun un récit de la Passion qui attribuera la mort de Jésus aux Juifs (thèse qu'on retrouvera clairement exprimée dans l'évangile de Pierre et en filigrane chez Luc et Jean). Le premier résultat de ce travail sera édité vers l'an 230 sous la forme du document p75.

8) À la même époque, Rome va compléter Matthieu et réinjecter dans Marc le récit de la Passion qui ne s'y trouvait pas à l'origine. Même complété, le nouveau récit ne comporte toujours pas la partie consacrée à la résurrection. La finale courte de Marc concerne également l'évangile de Matthieu. Les deux évangiles seront complétés ultérieurement, Matthieu d'abord et Marc tardivement. Les grands onciaux du IV^e siècle recopient avec honnêteté un Marc qui n'a pas encore été complété par le récit de la Passion, un Jean qui ne comporte pas l'épisode de la femme adultère, ainsi que plusieurs versets dans une version primitive.

²⁵ Paul connaît si peu le personnage de Jésus que les termes de disciples, roi d'Israël, roi des Juifs, fils de l'homme, Nazareth, Jésus de Nazareth, Nazaréen, Pilate, baptiste et Jean Baptiste, Judas, Marie, vierge, Joseph, Bethléem et Capharnaüm sont absents du vocabulaire du corpus paulinien.

9) Par voie de conséquence, la chronologie d'Irénée sera par la suite inventée et antidatée. Ce n'est pas difficile à admettre vu l'attribution fantaisiste aux quatre auteurs. Tout ce travail de reconstitution de l'histoire officielle de l'Église sera entrepris pendant la période constantinienne, une fois le christianisme devenu religion licite, par Eusèbe de Césarée et ses proches continuateurs. Les documents patristiques aussi vieillissent et doivent être recopiés. À cette occasion, on prend un soin méticuleux à leur faire raconter l'histoire telle qu'on la désire désormais. Non sans hésitation parfois ainsi qu'en témoigne le parcours chaotique de l'œuvre d'Origène et peut-être aussi de celle de Lactance. Quant à Irénée et Tertullien, il faut prendre certaines parties avec distance, car leur œuvre ne semble pas homogène. Tout ce qui apparaît comme trop déviant sera écarté et détruit, qu'il s'agisse de textes religieux comme les livres de Papias d'Hiérapolis ou de textes historiques comme l'histoire ecclésiastique d'Hégésippe, ou l'œuvre d'historiens profanes tels que Just de Tibériade.

Une fois le discours partiellement harmonisé, l'Église va pouvoir récupérer les quatre évangiles, qu'importe s'ils sont en fin de compte très différents : Marc présente la messianité de Jésus essentiellement au travers de ses miracles, Q recueille des paroles baptistes qu'on va attribuer à Jésus, mais ne comporte pas de récits de miracles et ignore la Passion et la résurrection. Matthieu reprend de Marc les miracles et les paraboles, mode d'expression caractéristique de Jésus, alors que Jean les ignore, Luc est synoptisé de manière à le rapprocher de Matthieu. Jean s'avère non synoptisable au point qu'on hésite un moment à l'introduire dans le Canon. Ce qui le sauvera, c'est sa théologie de type nicéen avant la lettre.

Au final, on prend peu de risque à estimer que les véritables inventeurs du christianisme moderne sont des auteurs du IV^e siècle, inconnus du grand public, tels qu'Athanase d'Alexandrie (296-373), et qui ont présidé à l'élaboration de la plupart des concepts que nous connaissons.